

Peu à peu la passion du petit homme pour la chasse triomphe de toute autre considération. Il veut s'emparer de l'animal ; et le voilà posant le pied dans la fange. Ses souliers du dimanche, si élégamment cirés, s'enfoncent dans le bournier.

Brown se dresse sur ses étriers pour mieux suivre ce spectacle bizarre. Le cœur de son oncle battait avec une violence inouïe ; si le cerf allait entendre le bruit de sa respiration !

Tout à coup l'animal lève la tête ; il tressaille à la vue du spectre blanc ; mais Harper ne lui laisse pas le temps de se reconnaître. Qu'importe le dimanche et les habits de fête ! Il se lance et saisit l'animal par les pieds. Le cerf fait un bond pour échapper au péril qui le menace : il est trop tard.

L'animal se livre à des efforts désespérés pour se délivrer ; Harper est entraîné au milieu du bournier, et à peine peut-il tenir la tête au-dessus des eaux épaisses dans lesquelles il est plongé.

—Courage, lui cria Brown, courage ! Hourra pour le vieux chasseur !

Au même instant une détonation retentit et le cerf, dans une dernière convulsion, s'échappant des étreintes de son vainqueur, alla tomber mourant dans le beau milieu du bournier.

—Qu'est-ce qui a tiré ? s'écria Harper hors de lui.

Mais la position du pauvre homme traîné sur le dos, sa vénérable personne toute souillée de boue, tout cela produisit sur Brown une telle impression d'hilarité qu'il fut deux minutes sans pouvoir proférer une parole.

Au reste, le tireur sortit immédiatement d'un massif de sassafras ; ce n'était autre que l'Indien Assowaum. Au spectacle grotesque, il ne put retenir cette exclamation du son le plus comique : Waugh !

Bill, Bill, pendar que vous êtes, criait le respectable fermier, venez ici et conduisez-moi à la fontaine. Me faut-il attendre tout le jour dans ce marais jusqu'à ce que la boue se sèche sur mon visage ? Bill, coquin que vous êtes ! allez-vous laisser votre vieil oncle dans la peine ?

Bill, reprenant peu à peu son sang froid, tendit un bâton au vieillard et le conduisit près du ruisseau. Après s'être lavé les yeux, Harper aperçut d'abord la figure de l'Indien, qui chargeait rapidement sa carabine.

Très-bien, maître Redskin, s'écria Harper, très-bien. Vous êtes enchanté, n'est-ce pas, de me voir patauger ici le dimanche pour attraper des cerfs, jusqu'à ce qu'il vous plaise de venir les tirer tranquillement ?

—Et le préche, mon bon oncle ? Nous arriverons trop tard.

—Est-ce que je puis me présenter à la chapelle dans cet état, Brown ? Et d'ailleurs je veux dire au peau-rouge ma façon de penser. De quel droit, Indien, vous adjugez-vous d'un coup de carabine le gibier dont je me suis emparé ?

—Vous n'auriez pas tenu le cerf deux minutes de plus, répondit modestement Brown.

—Qu'en savez-vous, blanc-bec ? Mon frère a bien gardé dans son poignet de fer un ours pendant toute une nuit.

—Aviez-vous donc la prétention de prendre le cerf vivant ?

—Et pourquoi pas ? En tous cas, appartient-il à ce peau-rouge de décider comment je dois disposer de ma propriété ? Qu'avez-vous à faire des grimaces ?

L'Indien tordit ses lèvres, sans malice assurément, et montra deux rangées de dents blanches comme des perles.

—Mon père est bien fort, mais le cerf est agile et ne laisserait pas l'empreinte de ses pas sur le sol uni de Fourche-la-Fave. Mon père désirait avoir de la venaison ?

—Que le diable vous emporte ! murmura Harper ; je ne veux devoir la venaison qu'à moi-même. Puis étendant ses bras potelés vers son neveu : Eh bien, mon garçon, je vous ai rendu témoin d'un fait qu'il n'est pas très facile d'imiter. Il est heureux que vous ayez été tous les deux présents, car sans cela personne ne croirait à un mot de mon aventure. Mais lavons-nous la figure ; sans cela, la boue sécherait sur mon visage.

—Nous arriverons trop tard à l'assemblée, répéta Brown avec impatience.

—Je tiens fort peu à entendre prêcher ce gueux de Rowson ; je pourrais tout aussi bien que lui m'acquitter de sa tâche, et quant à sa piété...

—Voulez-vous en ce cas retourner à la maison ?

—Certainement : partez, je vous suivrai.

—Que faire de la venaison ?

—Mais la mettre sur mon poney pour la faire passer à ma cuisine ; je l'ai payée assez cher, je crois. Mais que veut dire ce couteau, Assowaum ? Que diantre voulez-vous faire ? Pourquoi dépecez-vous la bête ? Je ne veux pas que vous l'écorchiez, m'entendez-vous ? Il est sourd, ma parole.

Assowaum continuait sa tâche ; après avoir séparé un cuisot de l'animal, il passa entre les nerfs une baguette de bois flexible et jeta la chair sanglante par-dessus ses épaules.

—L'homme blanc demeure seul dans son wigwam, et Assowaum a fuir.

—Peu m'importe que vous preniez la moitié de l'animal ; mais vous m'avez taché de sang.

—Cela vaut mieux que d'être taché de boue, répondit l'Indien laconiquement, tout en mettant sa carabine sur l'épaule et en s'éloignant, laissant aux deux hommes le reste du gibier.

Brown et Harper placèrent la bête sur le poney ; et le vieillard conjura son neveu de la manière la plus solennelle de ne pas raconter son aventure à la famille Roberts avant qu'il ne fût arrivé. Brown promit le silence et chevaucha vivement sur les pas de l'Indien, qui avait déjà pris les devants.

CHAPITRE III

ASSOWAUM ET ALAPAHA

La Flèche emplumée, surnom d'Assowaum, vivait avec la belle Alapaha dans le canton de Fourche-la-Fave. Poursuivant le cerf dans les halliers, forçant l'ours dans sa retraite montagneuse, l'Indien jouissait, heureux, de son indépendance. Et quand chargé du butin dont la vente assurait leur paisible existence, Assowaum regagnait son wigwam, il aimait à se reposer près de sa squaw, pendant que de ses doigts légers, Alapaha tressait de jolis paniers, ou entrelaçait l'écorce élastique du papao pour en former de gracieuses nattes. Leur bonheur était pur.

Les seules connaissances d'Assowaum dans le sud étaient Harper et Brown.

Un jour le "cavalier du pays," le méthodiste Rowson, passa près du wigwam. Il vit la belle Indienne aux lèvres voluptueuses, aux yeux noirs et ardents.

—Alapaha, le Dieu des blancs est plus puissant que le Grand-Esprit. Ne tressez plus le wampum sacré. Mais regardez le ciel du visage pâle, comme il est grand et beau !

Et Alapaha fut séduite par les paroles du tentateur. Elle oublia le Grand-Esprit.

Depuis elle suivait fidèlement les sermons de M. Rowson ; et c'est précisément pour se rendre à la maison de l'homme blanc qu'elle était partie de grand matin le jour même de la chasse au cerf.

L'Indien avait pris la même direction pour la ramener, comme aussi pour aller chercher des peaux de loutres qu'il avait déposées chez Roberts.

Brown l'eut bientôt rejoint. Les deux compagnons entendirent tout à coup les sons monotones et aigus d'un hymne méthodiste.

—L'homme pâle a une voix retentissante, dit l'Indien. Il crie comme un louveteau : quand les vieux loups hurlent, on entend dominer la voix de leurs petits.

—Vous n'aimez donc pas le prédicateur, Assowaum.

—Non. Alapaha chérissait autrefois le grand Esprit, elle adressait ses prières à Manitou, qui avait jadis protégé ses pères ; c'était une femme docile, qui ne contrariait jamais Assowaum dans son goût pour la chasse ; et, lorsque pendant les premières nuits obscures, après les semailles, elle traînait son matchecota (robe de dessus) à travers le champ des mondanités (sorte de maïs), la vermine et les bêtes sauvages fuyaient